

# LE VOYAGE EN GRÈCE CHEZ CHATEAUBRIAND ET YOURCENAR

par Walter WAGNER (Traun)

« J'allais chercher des images ; voilà tout »<sup>1</sup>. C'est ainsi que Chateaubriand justifie le long voyage de Paris à Jérusalem qui commença le 13 juillet 1806 et se termina onze mois plus tard. Durant ce périple riche en épreuves et en aventures, il visita aussi la Grèce, pays mythique qu'il aborde imprégné d'une culture classique acquise au fil de nombreuses lectures et d'un séjour à Rome où il fut secrétaire de légation, ce qui lui permit de se familiariser avec l'architecture gréco-romaine.

*Les Martyrs* ébauchés, Chateaubriand conçoit l'idée de compléter son manuscrit avec la couleur locale qu'il ne peut trouver qu'en terre hellénique. Celui qui a vu les contrées lointaines de l'Amérique profite de l'occasion pour « parcourir les ruines d'Athènes, de Memphis et de Carthage »<sup>2</sup> tout en effectuant un pèlerinage aux sites sacrés de Jérusalem.

Yourcenar, à l'instar de son illustre prédécesseur, possède des connaissances approfondies de l'histoire et de la littérature antiques avant de mettre les pieds sur le sol grec. Ses débuts d'écrivain – *Le Jardin des Chimères* et *Les dieux ne sont pas morts* – témoignent de sa passion pour la Grèce des dieux et des jeux (cf. *PE*, p. 429 sq.) et lorsque Yourcenar, encore inconnue, soumet la biographie d'un poète grec à son éditeur, celui-ci ne doute pas de l'expérience authentique de la jeune femme<sup>3</sup>.

Si le séjour grec de Chateaubriand se borne à « dix-neuf jours dont il faut déduire les jours d'attente et de maladie »<sup>4</sup>, Yourcenar, non contente de visiter le pays, y vit de façon intermittente. D'où le commentaire de Josyane Savigneau : « À partir de 1932 et jusqu'en 1939, la vie de Marguerite Yourcenar, de son propre aveu, est 'centrée'

---

<sup>1</sup> CHATEAUBRIAND, *Œuvres romanesques et voyages - II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, p. 701.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Cf. Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 102.

<sup>4</sup> Maurice REGARD, « Introduction », in : CHATEAUBRIAND, *Œuvres romanesques et voyages - II, op. cit.*, p. 687.

sur la Grèce »<sup>5</sup>. Là-bas elle fréquente des intellectuels, entretient des amitiés, parfois des amours, et se lance dans une activité littéraire intensive.

Il n'est pas nécessaire de faire la liste des œuvres yourcenariennes qui portent l'empreinte des Grèce antique et moderne afin de comprendre à quel point sa réception du monde hellénique se distingue de celle de Chateaubriand, qui est presque exclusivement axée sur la période classique<sup>6</sup>. Il n'empêche que ce dernier porta un regard sensible sur la Grèce contemporaine qui était sous le joug turc au temps de son périple. Essayons de voir maintenant en détail sa vision d'un pays dont le passé le passionne au point qu'il s'exclame : « Je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès »<sup>7</sup>.

Ce qui frappe en lisant *l'Itinéraire*, c'est la volonté d'identification du voyageur romantique. À son entrée dans la mer ionienne, Chateaubriand évoque les hommes célèbres qui le précèdent, suggérant qu'il est de leur lignée : « Pythagore, Alcibiade, Scipion, César, Pompée, Cicéron, Auguste, Horace, Virgile, avaient traversé cette mer. [...] Et moi, voyageur obscur, passant sur la trace effacée des vaisseaux qui portèrent les grands hommes de la Grèce et de l'Italie »<sup>8</sup>. En s'embarquant pour Modon, première ville d'étape en Grèce, il aperçoit un janissaire qui lui souhaite la bienvenue, événement décrit de la façon suivante : « Comme un véritable Grec, je fis attention à ce premier mot de bon augure, entendu sur le rivage de la Messénie »<sup>9</sup>. Et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le littéraire se transforme en personnage mythologique en se souvenant de son serviteur et compagnon de voyage : « Le camarade d'Ulysse, Julien, qu'est-il devenu ? »<sup>10</sup>

Le désir de ressembler aux Hellènes se fonde sur l'admiration inébranlable que le romantique éprouve pour ce peuple disparu. Ce sentiment, Chateaubriand s'en aperçoit, « nous vient de tradition »<sup>11</sup> et se transforme chez lui en vénération, rarement questionnée par un jugement critique. Il n'est donc pas étonnant qu'il considère la race

---

<sup>5</sup> SAVIGNEAU, *op. cit.*, p. 103.

<sup>6</sup> Chateaubriand, qui s'est engagé pour la libération de la Grèce, se sent « un devoir filial envers une mère » (CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe - II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 125) en rédigeant une *Note sur la Grèce* en 1825.

<sup>7</sup> CHATEAUBRIAND, *Œuvres romanesques et voyages - II*, *op. cit.*, p. 856.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 774.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 781.

<sup>10</sup> CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe - I*, Paris, Gallimard, 1957, Bibliothèque de la Pléiade, p. 628.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 413.

d'Homère comme « nos maîtres en tout »<sup>12</sup> en se qualifiant lui-même de « Barbare civilisé » (p. 833). À Athènes, il se rend compte de la beauté inégalée de l'architecture grecque, léguée par le « peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre » (p. 864). Bien que Chateaubriand reconnaisse que ce peuple ne fut pas infaillible il ne cesse de l'idéaliser : « Les anciens Grecs n'étaient, sous plusieurs rapports, que des enfants aimables et crédules, qui passaient de la tristesse à la joie avec une extrême mobilité » (p. 957).

Plus lucide qu'on ne le croit, Chateaubriand avoue qu'il transfigure le passé, insistant sur le fait que c'est son droit d'artiste : « Puisque je faisais le voyage d'un poète, je devais profiter de tout, et croire fermement avec Pausanias que l'aventure de la fille de Pandion commença et finit à Mégare »<sup>13</sup>. Il n'hésite pas non plus à appliquer la topographie mythologique aux paysages qu'il parcourt et déclare à propos d'une petite île près de Corfou : « Je veux de tout mon cœur que Fano soit l'île enchantée de Calypso, quoique je n'y aie découvert qu'une petite masse de roches blanchâtres » (p. 775). Moins intéressés par la réalité historique et scientifique, les pèlerins littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle trouvent dans l'Orient, comme le remarque pertinemment Edward Said, « une scène favorable à leurs mythes privés, obsessions et exigences »<sup>14</sup>.

Ce constat vaut particulièrement pour Chateaubriand qui est plongé dans le désenchantement dès que l'illusion cède sous l'impact bouleversant du visage abîmé de la Grèce moderne qui, depuis des siècles, subit le règne turc. Alors la reconstruction romantique du mythe échoue et le poète doit s'avouer que « je ne suis pas Virgile, et [que] les dieux n'habitent plus l'Olympe » (p. 774). Là où la littérature classique chante l'opulence et la joie de vivre, il ne voit plus que destruction et abandon. Sparte, sur l'emplacement duquel s'élève une pauvre cabane de chevrier, constitue le paradigme du déclin. Athènes, jadis ville de philosophes et d'hommes politiques, est surplombée de minarets, la population autochtone vivant dans des taudis. De Troie, qu'il n'a pas la chance de contempler, il garde une image intacte et il s'en félicite : « J'ai tant été trompé en Grèce, que le même sort

---

<sup>12</sup> CHATEAUBRIAND, *Œuvres romanesques et voyages - II*, op. cit., p. 773. Désormais les indications de pages dans le texte sans autre précision renverront à cet ouvrage.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 846 sq. Pandion, roi mythique d'Athènes, avait deux filles. L'une, Procné fut mariée avec Térée, roi de Thrace. Celui-ci viole Philomène, sœur de Procné, lui arrache la langue et l'enferme dans un château. Par vengeance, Procné tue son fils Itys. Térée, par la suite, veut tuer les deux sœurs qui se transforment en oiseaux. Philomène est une hirondelle, sa sœur un rossignol qui continue à appeler son fils en chantant « ityn, ityn ».

<sup>14</sup> Edward SAID, *Orientalism*, New York, Vintage Books, 1979, p. 170 (nous traduisons).

m'attendait peut-être à Troie. Du moins j'ai conservé toutes mes illusions sur le Simois » (p. 948).

Pressé de poursuivre son périple, Chateaubriand repart d'Athènes au bout de quatre jours. L'émotion forte qui lui « ôtait le pouvoir de réflexion » (p. 856) à l'arrivée se change en adieux inconsolables au départ : « J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée : l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel » (p. 902).

En dépit des ravages faits par les occupants, on peut encore découvrir des traces vivantes du passé. Les habits des femmes attiques rappellent à Chateaubriand les anciennes Grecques. Fidèle à sa vision idéalisante, il déclare : « Je pense seulement qu'il y a encore beaucoup de génie dans la Grèce ; je crois même que nos maîtres en tout genre sont encore là » (p. 908). Malheureusement, l'auteur ne cite pas d'exemple mais se contente de constater.

Les impressions de voyage amènent l'auteur de l'*Itinéraire* également à une critique des touristes romantiques qui marchent sur les brisées des savants français et anglais : « C'est une chose triste à remarquer, que les peuples civilisés de l'Europe ont fait plus de mal aux monuments d'Athènes, dans l'espace de cent cinquante ans, que tous les barbares ensemble dans une longue suite de siècles » (p. 747). Tandis qu'il s'emporte contre l'Anglais lord Elgin, archéologue par passion, qui a ravagé le Parthénon, Chateaubriand ne se gêne pas de se servir librement dans les ruines qu'il visite : « Je pris, en descendant de la citadelle, un morceau de marbre du Parthénon ; j'avais aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon ; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé » (p. 876).

Le contact fugitif de Chateaubriand avec la Grèce du début du XIX<sup>e</sup> siècle se fait à trois niveaux. D'abord, c'est la confrontation d'un passé glorieux, composé de littérature classique – elle-même nourrie d'images faussées – avec un présent minable. L'aspect des vestiges grecs lui cause un sentiment poignant de perte qui est à l'origine de « ce romantisme mélancolique du temps qui passe et de la beauté qui meurt »<sup>15</sup>.

Le voyage en Grèce représente, de plus, la confrontation du christianisme avec l'islam que le Français déteste profondément. Finalement, on peut constater qu'en terre hellénique, l'Europe éclairée et libre se heurte à l'Asie, cet Orient mystérieux et mystique, qui, depuis les guerres ottomanes est relégué aux confins sud-est de notre continent.

---

<sup>15</sup> Francis CLAUDON, *Le voyage romantique. Des itinéraires pour aujourd'hui*, Paris, Lebaud, 1986, p. 169.

Au contraire de Chateaubriand, l'hellénisme de Yourcenar est moins exalté et plus réservé. Dès son *Pindare*, elle cherche à brosser un portrait complet des mœurs grecques. L'Athènes de Pindare, loin d'être parfaite, n'est pas uniquement peuplée de sages et de poètes. À la vérité, la population s'adonne à des plaisirs grossiers tels que les courses de char dans l'hippodrome qui ne furent pas moins sanglantes que les combats des gladiateurs au grand cirque de Rome. Les Hellènes ne sont pas non plus l'incarnation de la perfection humaine, erreur commise surtout par les intellectuels et les artistes du XIX<sup>e</sup> siècle dont notamment Renan (cf. *PE*, p. 431)<sup>16</sup>. Yourcenar transcende ce point de vue suranné et conclut : « Résignons-nous donc à voir dans le génie grec ce que le génie a toujours été : une exception qui n'est pleinement admise et admirée que par d'autres natures presque aussi exceptionnelles » (*P*, p. 1488). Dans cette perspective, trop d'idéalisme n'est pas admis. La Grèce reste pour Yourcenar une source de sagesse parmi plusieurs car « la réponse grecque aux questions humaines » (*SP*, p. 875) n'est ni la seule ni la meilleure.

En dépit de cette réserve, elle n'oublie pas de souligner les exploits des Anciens. Sa correspondance, expression plus directe de ses sentiments, nous montre à quel point Yourcenar s'est assimilé l'héritage classique. À une étudiante elle confie en 1975 : « Vous oubliez trop, ou peut-être ne vous êtes pas encore assez rendu compte que les bases ou les harmoniques de ma pensée ont été dès le départ la philosophie grecque [...], les méditations des upanishads et des sutras, les axiomes taoïstes » (*L*, p. 734 sq.)<sup>17</sup>. Et dans une autre lettre, datée de 1946, elle pronostique : « Si l'humanité est destinée à survivre, la civilisation humaine de demain, comme le fut celle d'hier, sera évidemment construite sur les lignes des grandes traditions humanistes et classiques, lignes dont la Grèce a tracé la plus grande part » (*L*, p. 91).

Cette civilisation ancienne a-t-elle disparu entièrement ? Yourcenar nous rassure : son esprit se perpétue. Elle le retrouve dans Karagheuz, protagoniste fanfaron du théâtre d'ombres et le reconnaît dans la clientèle masculine des cafés athéniens qu'elle compare aux « éternels personnages de chœur grec » (*PE*, p. 437). « L'Athènes de Thésée était un village » (*PE*, p. 436), affirme-t-elle, et la ville moderne en est toujours un avec ses marchés et tavernes, avatars de l'agora, ancienne bourse aux nouvelles et aux rêves.

---

<sup>16</sup> *PE*, *EM*, *SP*, *P*, *SBI* sont cités d'après *EM*.

<sup>17</sup> Éd. Gallimard, coll. Folio.

La continuité de l'univers grec se révèle dans les mythes, inépuisable réserve d'histoires auxquels les artistes modernes n'ont cessé de recourir. La mythologie est « une tentative de langage universel » (*PE*, p. 440), facile à décoder et qui s'emploie à travers les époques et les cultures. Le dynamisme créateur du mythe est tel que des paysages entiers changent d'aspect et se transforment sous les yeux du connaisseur, « établissant ainsi un grand pays fictif parallèle à celui des cartes » (*PE*, p. 443).

Ce que nous venons de citer décrit la « double vue » de Chateaubriand qui semble voyager dans un pays imaginaire où le passé splendide rivalise avec le présent délabré et il est intéressant de noter avec quelle ténacité le mythe se maintient jusqu'à nos jours.

Nonobstant son érudition, Yourcenar tombe parfois dans le piège du mythe qui, selon Barthes, donne aux choses « une clarté qui n'est pas celle de l'explication, mais celle du constat »<sup>18</sup>. Cette thèse s'applique aux scènes de cafés grecs que nous avons évoquées plus haut et à certains passages d'*En pèlerin et en étranger*. Dans un essai consacré à Olympie, elle médite sur la vie et la mort, succombant à un lyrisme romantique qui se superpose aux faits historiques :

Le secret le plus profond d'Olympie tient dans cette seule note pure : lutter est un jeu, vivre est un jeu, mourir est un jeu [...]. Les héros grecs, enfants radieux, jouaient avec la mort comme on joue à marcher sur son ombre, avec la Victoire comme avec un ramier dressé à se poser sur leur main. (*PE*, p. 429 sq.).

Yourcenar, sous l'impact du mythe, nous impose « le romanticisme moderniste de ses essais de voyage néo-helléniques »<sup>19</sup> qui, selon Katherine Callen King, ne sont pas en mesure de captiver les lecteurs modernes. Peu importe l'effet de ces descriptions, une chose est sûre cependant, à savoir que Yourcenar, elle non plus, n'est pas à l'abri de l'enthousiasme hellénisant si caractéristique de Chateaubriand et qui n'exprime au fond que le désir de faire revivre l'idéal antique.

Cette aspiration est réalisée dans les *Mémoires d'Hadrien*, biographie fictive de l'empereur romain qui a pour vocation de rénover la Grèce. De la même façon que *l'Itinéraire*, le roman de Yourcenar s'appuie sur d'amples recherches et abonde, comme ce dernier, en références historiques. En compagnie d'Hadrien, l'auteur se plonge dans les deux premiers siècles après Jésus-Christ et rapproche ce prince de nous. Elle rend visibles ses amours, ses angoisses et ses

<sup>18</sup> Roland BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 217.

<sup>19</sup> Katherine Callen KING, « Marguerite Yourcenar's Greek Earth », *Journal of Modern Greek Studies*, 15, 2, 1997, p. 245 (nous traduisons).

hantises comme s'il était un des nôtres. Sa voix, répercutant celle de Chateaubriand, devient pleine d'humilité lorsqu'il s'agit du modèle grec, hors de la portée d'un Romain : « je savais que je serais toujours moins subtil qu'un matelot d'Égine, moins sage qu'une marchande d'herbes de l'agora » (*MH*, p. 344). La culture hellénique qu'Hadrien ne laisse pas de répandre s'avère l'essence même de son être, résumée par ces mots : « C'est en latin que j'ai administré l'empire ; [...] mais c'est en grec que j'aurai pensé et vécu » (*MH*, p. 312). Grâce à Hadrien, Yourcenar parvient à surmonter le clivage qui la sépare de l'univers gréco-romain et à se modeler un ancêtre idéal qui, par son nom, rejoint les Adriansen, aïeux flamands des *Archives du Nord*, et l'écrivain lui-même.

La boucle se referme, le lien avec le présent se resserre : exilée dans l'histoire et dans la géographie, Yourcenar continue son cheminement vers une grécité intérieure et intériorisée et ce n'est pas par hasard qu'elle se lance dans la traduction des poèmes de Cavafy, « ce Grec d'Égypte » (*SBI*, p. 134) qui parle sa langue maternelle avec « un léger accent d'Oxford » (*SBI*, p. 132). Oriental et anglophile, Cavafy détruit la notion selon laquelle une civilisation est limitée à une nation : « C'est un destin que d'être grec, ou que de vouloir l'être » (*SBI*, p. 139). De ce point de vue, Marguerite Yourcenar est bien grecque parce qu'elle a choisi de l'être.

Ayant passé en revue les répercussions de la culture hellénique sur les œuvres de deux auteurs français, nous sommes en mesure de dégager trois différences essentielles. Lors de son voyage en Grèce, Chateaubriand se rend compte d'une rupture irrémédiable entre le passé et le présent. Yourcenar, en revanche, défend la continuité d'une civilisation millénaire grâce à la survivance du mythe.

Chateaubriand, en vrai romantique, est rempli de nostalgie face aux temples délabrés, symboles du caractère éphémère de l'être humain. La voyageuse du XX<sup>e</sup> siècle n'éprouve pas de tels regrets devant les ruines qu'elle trouve pleines de charme (cf. *YO*, p. 56).

Finalement, il ne faut pas oublier que l'hellénisme de Chateaubriand se réduit à un concept géographico-historique qui exclut l'existence d'une Grèce moderne. Sur ce point, la vision de Yourcenar est plus large et plus individualiste : est grec celui qui veut l'être. Ce postulat, loin d'un simple optimisme de circonstance, est la conséquence d'un certain état d'esprit et représente une véritable invitation au voyage, l'*Itinéraire* à la main, les *Mémoires d'Hadrien* dans les bagages.